

## DÉVELOPPEMENT ET PROFIL ÉCONOMIQUES

Étant économiste, je me dois de rappeler ici le dynamisme proverbial du *Jarret Noir*, travaillant et résolument moderne, son esprit d'entreprise soutenu, ses capacités inventives (des *patenteux* ou *chefs-d'œuvreux*), son sens pratique des affaires, sa débrouillardise et sa capacité à exporter ses produits vers les marchés extérieurs.

Jusqu'aux années soixante, une plus grande proportion d'entrepreneurs beaucerons était d'origine modeste et davantage issus du milieu agricole comparativement à la moyenne québécoise généralement plus instruite et plus fortunée de naissance. D'aucuns en concluent que le Beauceron a un sens des affaires inné, alors que d'autres pensent plutôt que le *Jarret Noir* a plus le goût du risque (est plus *risqueux*, audacieux). Aussi, certains attribuent une bonne part des succès beaucerons à la compagne de l'entrepreneur célèbre, qui agit bien souvent dans l'ombre comme administratrice, alors que d'autres n'y voient que la mise en pratique d'une excellente stratégie matrimoniale de la part des Beaucerons qui épousent la fille d'un homme d'affaires en vue ou, comme au temps d'Adélard Cliche, d'un agriculteur plus fortuné.

Isolés du reste du monde durant des décennies, les Beaucerons ont appris à se débrouiller seuls et à fortement s'identifier à leur région, ce qui a donné naissance à un être ingénieux, inventif, créatif et loyal, et, à la fois autonome et solidaire. Il est épris de liberté, d'indépendance et d'autonomie. Voilà les caractéristiques du Beauceron qui a façonné l'histoire économique brièvement relatée plus loin et que j'ai voulu dépeindre dans *Le Mariage de Marie à Gusse à Baptisse*.

Traditionnellement agricole et forestière, peu développée et pauvre, l'économie de la Beauce s'est transformée de façon spectaculaire depuis l'époque de Marie à Gusse à Baptisse, comme vous pourrez le constater dans les paragraphes qui suivent.

### La fin du XIX<sup>e</sup> siècle

En effet, à la fin du siècle dernier, son agriculture s'est mécanisée et diversifiée en se tournant davantage vers l'industrie laitière et l'élevage de bovins, de porcs et de volailles. Ainsi, de nombreuses petites fermes traditionnelles ont grandi au point qu'on peut maintenant les qualifier d'exploitations agricoles de type industriel avec un important cheptel.

Les exploitations forestières se sont également mécanisées et spécialisées, mais ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'exploitation commerciale des forêts a pris son essor, grâce à l'apparition du chemin de fer dans la région.



Réf. photo : 88

Le transport du bois (des *pitounes*)



Réf. photo : 11, p. 36 (Vers 1935)

Hommes et leurs chevaux dans un chantier forestier

La Beauce a même vécu ses ruées vers l'or. À l'été 1864, plus de 2 000 chercheurs d'or, précurseurs d'une autre frénésie pour ce métal en 1883, font de ce virtuel *or de la Beauce* une légende qui revit régulièrement malgré la faible teneur en or des graviers alluviaux beaucerons et les coûts d'exploitation élevés constatés

avec la même régularité. (L'autre *or de la Beauce* est, bien sûr, le sirop d'érable qui exige travail assidu et expertise, et ne garantit nullement la fortune. C'est par ce terme, *L'or de la Beauce* qu'Auguste Poulin, a nommé sa cabane à sucre).

La vie dans les villages exigeant une grande spécialisation, peu à peu, des artisans (cordonniers, selliers, charrons, forgerons et voituriers) apparaissent. Les premiers germes de l'industrialisation furent plantés lorsqu'on érigea des moulins à farine, à scie et à carder<sup>1</sup>, et qu'on y construisit une distillerie, une potasserie, une tannerie et une briqueterie (la première au Canada). En 1890, une première imprimerie est installée à Sainte-Marie par un certain Gendron. Depuis 1961, elle porte le nom d'Imprimerie J.-C. Lessard inc.



Action cotée à la bourse de New York au nom d'Alexandre de Léry pour une mine d'or à Beauceville

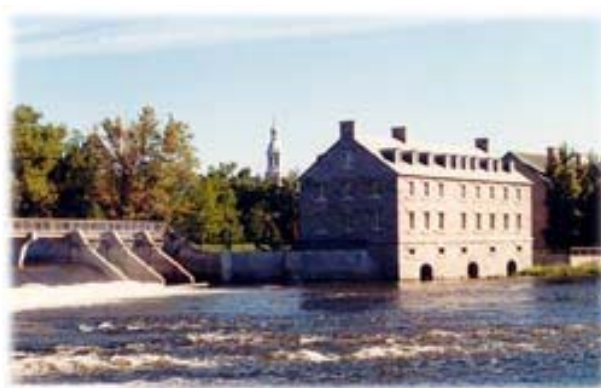
Réf. photo : 8 (1866)

Toutefois, la Beauce connaît, de 1875 à 1930, une profonde saignée, alors que de nombreux jeunes quittent le Québec pour l'Ouest canadien ou les États-Unis, surtout le Maine. Ces jeunes gens s'exilent pour survivre, recherchant un travail saisonnier, ou du moins, temporaire, et leur départ devient même souvent permanent. On estime que près de 50 000 Beaucerons ont dû s'expatrier aux États-Unis<sup>2</sup>.



Réf. photo : 88

Moulin à scie<sup>3</sup>



Réf. photo : 88

Moulin à carder la laine. Ici, le moulin de l'Île-des-Moulins à Terrebonne construit en 1850

<sup>1</sup> Carder consiste à peigner, à démêler les fibres textiles (laine, coton, etc.).

<sup>2</sup> Entre 1840 et 1930, plus de 900 000 Québécois ont émigré aux États-Unis. La plupart se dirigent vers les usines des villes industrielles du nord-est, principalement vers la Nouvelle-Angleterre. Certaines villes comme Lowell au Massachusetts et Manchester au New Hampshire vont accueillir plusieurs milliers de ces émigrants et il s'y formera de véritables quartiers, voire des paroisses canadiennes-françaises et catholiques. Ce phénomène atteignit son point culminant entre les années 1920 et 1925, puis après la crise financière de 1929. Plusieurs raisons expliquent cette émigration : la répartition des terres agricoles entre les membres d'une même famille, les difficultés économiques et l'attrait de bons salaires.

<sup>3</sup> Situé dans le rang de la Haute Ville de Sainte-Louise-des-Aulnaies et appartenant à M. Denys Bélanger, ce moulin à scie est plus que centenaire. Il était actionné au moyen d'une grande roue à godets de 8,2 m de hauteur. Auparavant, il servait à moudre la farine, le sarrasin, le blé et l'avoine mais les meules en pierre et la mécanique ont été détruits. Le cours d'eau appelé *Le Bras* était suffisamment gros pour actionner la grande roue. L'eau du ruisseau était acheminée par un très long conduit en bois monté sur pilotis, ce qui est rare au Québec.



Réf. photo : 28, p. 494

Lambert, Beaudoin et Cie, manufacturiers de moulins à battre, Sainte-Marie



Réf. photo : 88

Silo en bois<sup>4</sup>



Réf. photo : 93

Moulin à scie de Scott-Jonction au début du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'envergure dépasse celle de plusieurs autres moulins à scie de la Beauce

## Le début du XX<sup>e</sup> siècle

À partir des années 1920 naît la Beauce manufacturière et industrielle. Centrée tout d'abord principalement sur l'exploitation forestière et de la transformation du bois, se diversifie par la création d'usines dans les secteurs du textile et de la chaussure. La Beauce devient ainsi la région rurale où cette industrie est la plus développée au Québec. La région s'urbanise et les villes et villages se développent autour de leurs industries, favorisant l'essor du secteur des services. L'industrialisation de la Beauce se polarise toutefois autour de Saint-Georges et de Sainte-Marie. C'est l'époque prospère de Marie à Gusse à Baptisse jusqu'au lendemain de l'adaptation, avec le crash boursier de 1929 et la crise économique qui s'ensuit.



Réf. photo : 28, p. 494 (1904)

Moulin Balle en 1904, Sainte-Marie



Réf. photo : 28, p. 496 (1920)

Moulin à scie de Florian Fortin sur la rivière Metgermette en 1920, Saint-Côme



Réf. photo : 28, p. 497 (1916)

Moulin Brown en 1916, Sainte-Marie

## Après la Deuxième guerre mondiale

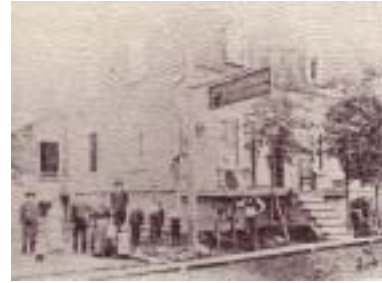
Si la crise économique de 1929 ralentit le développement économique pour une dizaine d'années, la Deuxième Guerre mondiale relance l'économie et la Beauce en profite pour se moderniser. Ainsi, le déneigement des routes qui commence dans les années 1940 permettra à la Beauce de se sortir de son long isolement hivernal qui entravait son commerce et de prendre d'assaut de nouveaux marchés. La mécanisation de l'agriculture libère une main-d'œuvre abondante qui rejoint les rangs du nouveau prolétariat et génère une croissance fulgurante de l'activité manufacturière : de 1940 à 1960, la valeur brute de la production est multipliée par douze. En Beauce, des carderies et de nouvelles filatures sont ouvertes, des usines de vêtements s'implantent et le secteur agroalimentaire se développe de façon exceptionnelle (abattoirs, fromageries, usines de transformation de produits laitiers, boulangeries et pâtisseries, ainsi que meuneries et boissons, voire des cabanes à sucres).

<sup>4</sup> Un des plus vieux silos en bois du Québec. Situé à Sainte-Louise-des-Aulnaies, il fut la propriété de Joseph-Édouard Caron, ministre de l'Agriculture de 1909 à 1912. Aujourd'hui, ce silo se trouve sur la ferme laitière de M. Bertrand Harton.



Réf. photo : 24, p. 486

Fromagerie



Réf. photo : 81 (b), p. 59

La famille d'Alphonse L'Heureux, à Saint-Joseph pendant 50 ans

### La Céramique de Beauce de Saint-Joseph

Tout foyer québécois possède au moins une pièce de céramique fabriquée par l'usine de Saint-Joseph, *Céramique de Beauce*. Cette entreprise (1940-1989) occupe une place à part dans l'histoire de la céramique québécoise. Elle a été fondée par l'État québécois afin de stimuler l'économie et la culture rurales et encourager la renaissance des arts domestiques. Cette société coopérative, à l'origine, appelée *Syndicat des céramistes paysans de la Beauce*, était jumelée à une école nationale de céramique, d'abord établie à Beauceville, puis à Saint-Joseph (à partir de 1943). En un demi-siècle, *Céramique de Beauce* est passée de l'artisanat à l'industrie et a fourni une production variée qu'elle a su adapter aux besoins des marchés québécois et nord-américains.

Tout a commencé en 1939, avec la découverte, par un cultivateur de Saint-Joseph, Gédéon Doyon, d'une glaise lisse et malléable sur sa terre près de la rivière Calway. C'est alors que la conclusion d'analyses d'experts, affirmant que, de tous les gisements du Québec, l'argile rouge de Beauce semble être la meilleure pour la production de céramique, entraîne la mise sur pied d'un projet d'exploitation en Beauce. L'État veut utiliser cette nouvelle ressource pour tenter de ralentir l'exode des jeunes ruraux vers les villes québécoises et américaines.

En théorie, les jeunes cultivateurs travaillent la terre pendant l'été, alors qu'à la saison morte, ils reçoivent une formation technique en céramique et un enseignement général d'une durée de trois ans. Ce projet n'aurait toutefois jamais vu le jour sans « intervention politique » et aide de l'État. C'est en 1940 que l'École de céramique est ouverte. Elle sera transférée dans une ancienne manufacture de chaussures, Albert Laliberté ltée, en 1943 et existera jusqu'en 1964. L'usine, quant à elle, produit, en 1973, 2,3 millions de pièces. Il s'agit de la plus grosse entreprise du genre au Canada. Elle est toutefois détruite par un incendie en 1974, puis reconstruite en 1975. En 1989, l'entreprise déclare faillite, ne pouvant faire face à la concurrence asiatique<sup>5</sup>.



Réf. photo : 24, p. 23 (1943)

Apprentis potiers en 1943



Réf. photo : 24, p. 25 (1943)

L'ancienne manufacture de chaussures Albert Laliberté devenue, en 1943, la nouvelle école de céramique de Saint-Joseph



Réf. photo : 24, p. 29 (1965)

Le logo de Céramique de Beauce conçu en 1965

<sup>5</sup> Inspiré de COGNÉ, Daniel, DUBÉ, Richard et TRÉPANIÉ, Paul, *Céramique de Beauce*, Les Éditions GID, Québec, 2004, 254 p., ill. et de l'exposition *Céramique de Beauce 1940-1989* au musée Marius-Barbeau qui a débuté le 23 février 2004.

## Les années 1960-70

Si au début des années 1950, la Beauce enregistre pour la première fois une production industrielle supérieure à la production agricole, dans les années soixante, le secteur manufacturier connaît un certain essoufflement. En effet, plusieurs entreprises familiales<sup>6</sup>, qui sont des employeurs majeurs pour certaines villes, connaissent des problèmes successoraux. Le secteur manufacturier subit une vague de concentrations et de consolidations. Il se diversifie en s'ouvrant à la transformation des métaux (fondée en 1855, la **fonderie Alonzo Savoie & Fils de Sainte-Marie** est une des rares à subsister, avec **Les Évaporateurs Jean Faucher inc. de Sainte-Marie**), de produits non-métalliques dans les années 1960 (briqueteries, céramique et béton), puis du plastique dans les années 1970 (**Beauce Fibre de Verre** et **Composites inc.**) et de la fibre de verre dans les années 1980 (**Maax**). Par ailleurs, alors que certaines industries traditionnelles périssent, comme l'industrie de la chaussure qui a fait la fierté de la Beauce entre 1920 et 1940, d'autres naissent ou se développent dans le domaine de la construction (maisons préfabriquées, meubles, portes et fenêtres, planchers de bois franc, etc.), la production de matériel de transport, ainsi que de matériel électrique et électronique.



Réf. photo : 34 (a), p. 265 (1944)

Fonderie Alonzo et fils en 1944

L'industrie se modernise également et s'oriente vers les technologies de pointe. Les méthodes de gestion évoluent. Les entreprises recourent davantage au capital public pour accroître leurs activités, tout en demeurant un temps sous contrôle familial, alors qu'à la fin des années soixante s'amorce une vague de prise de contrôle de certaines firmes les plus rentables par des groupes québécois. Enfin, les industries s'ouvrent davantage aux marchés extérieurs.

Toutes ces transformations ont fortifié l'économie beauceronne qui en est sortie prête à affronter les défis de la mondialisation et, dans une moindre mesure, à assurer sa restructuration vers une économie du savoir et des nouvelles technologies.



Réf. photo : 24, p. 16

Le Collège Sacré-Cœur de  
Beauceville



Réf. photo : 24, p. 46 (1943)

Élèves du Collège Sacré-Cœur de Beauceville en 1943,  
qui a logé l'École de céramique de 1940 à 1943



Réf. photo : 24, p. 20 (1942)

Promotion de 1942

## La Beauce actuelle

<sup>6</sup> Que l'on désigne sous le terme anglais de *company town*, soit une ville qui a un employeur unique.

Si la Beauce était traditionnellement agricole et forestière, comme nous le disions au début de cette section, on constate qu'en 2001<sup>7</sup>, pour la MRC de la Nouvelle-Beauce<sup>8</sup>, le pourcentage de la population active travaillant dans le secteur primaire, en constante diminution depuis des décennies, s'établissait à 11,3 %, alors que les chiffres pour les secteurs secondaire et tertiaire, tous deux en augmentation, étaient respectivement de 35,6 et 53,1 %. Que de changements en à peine quelques dizaines d'années ! Auguste Poulin ne reconnaîtrait plus son monde !

En Beauce, les très petites et les petites entreprises (TPPE), ainsi que les petites et moyennes entreprises (PME) foisonnent, ce qui lui vaut d'être qualifiée de *Royaume de la PME*. D'autres expressions, plus flatteuses les unes que les autres, tentent de dépeindre son succès. On parle de *miracle économique beauceron*. Certains comparent la profonde transformation qu'a connue cette région aux miracles économiques allemand, japonais et coréen, malgré une sous-capitalisation endémique qui a longtemps entravé le développement beauceron et qui perdurera jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Oui, on peut parler de miracle économique beauceron. Et il ne peut s'expliquer que par les qualités des bâtisseurs beaucerons, la région n'ayant bénéficié ni d'implantation de multinationales ni d'un investissement gouvernemental majeur.

### Origines du *miracle beauceron*

Considérant l'absence de sources de développement industriel exogène, certains établissent un lien direct de cause à effet entre isolement territorial et développement économique. Ainsi, ils considèrent que ces caractéristiques créent les conditions propices à l'émergence d'une véritable pépinière de PME, puisque la société ne peut agir autrement qu'en faisant preuve d'un esprit d'entreprise pour se développer.

Pour comprendre ce miracle, diverses explications rationnelles sont avancées, telles que l'abondance et le coût modéré de la main-d'œuvre (que certains appellent *cheap labour*) ou la proximité du grand voisin et de son marché. Mais ces arguments ne peuvent à eux seuls en livrer la clé.

À mon avis, la clé, c'est le facteur humain : tout est dans les personnes et dans le tissu social (que celui-ci soit *tricoté serré* s'avère un avantage économique) et cette clé vaut pour d'autres miracles économiques, qu'ils soient japonais ou coréen, basque ou catalan. En effet, on a constaté que *Le miracle beauceron est fondé sur l'efficacité d'un mode de régulation locale : des relations de travail stables, une entraide économique régionale et souvent informelle, une mobilité sociale de la main-d'œuvre et une entente patronat-salariat*<sup>9</sup>.

Dans une étude extrêmement intéressante que J. Palard a réalisée avec T. Berthet, l'exemple de la Vendée du Nord-Est<sup>10</sup> est analysé et se compare aisément à la Beauce<sup>11</sup>. On y fait référence à l'ouvrage classique de Max Weber sur les origines du capitalisme<sup>12</sup> (publié en 1905), ainsi qu'à la dynamique industrielle et à la structuration du tissu économique qui sont le fait, non de la délocalisation d'entreprises extérieures, mais d'entrepreneurs locaux. S'il est endogène par l'origine de ses initiateurs, les *capitaines d'industries*, le développement économique du bocage vendéen l'est également par son mode de financement, la mobilisation des capitaux reposant avant tout, sinon exclusivement, sur la contribution des réseaux familiaux. Ces constatations ressemblent étrangement aux caractéristiques de développement en Beauce.

L'un des premiers à avoir exprimé l'idée d'un « *miracle économique* » pour expliquer la performance des PME en Beauce a été le ministre de l'Industrie et du Commerce, Rodrigue Tremblay. Dans un discours

---

<sup>7</sup> Ibid. Tableau EMP – 1.05 B

<sup>8</sup> Pour la MRC de Robert-Cliche les chiffres sont de 9,7 % (secteur primaire), 42,7 % (secteur secondaire) et 47,5 % (secteur tertiaire). Pour la Chaudière-Appalaches, les proportions d'emploi par secteur sont de 7,3 % (primaire), 30,3 % (secondaire) et 62,4 % (tertiaire). Enfin, pour le Québec, ces chiffres s'établissent à 3,2 % (primaire), 22,2 % (secondaire) et 74,6 % (tertiaire).

<sup>9</sup> PALARD, Jacques, *Fluve et identités en France et au Canada – Mémoire, espace, représentation. La vallée de la Chaudière, creuset du Miracle beauceron – Les traditions culturelles comme facteurs d'innovation économique*, in Association française d'études canadiennes, XXVIII<sup>e</sup> colloque international, Angers, 21-23 septembre 2000, p. 3

<sup>10</sup> Entourée de la Loire-Atlantique, du Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres et de l'océan Atlantique. On y retrouve La Rochelle.

<sup>11</sup> BERTHET, Thierry et PALARD, Jacques, *Culture politique réfractaire et décollage économique. L'exemple du Nord-Est vendéen*, Revue française de science politique, 1997, vol.47, no 1, p. 29-47

<sup>12</sup> WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964 (1<sup>re</sup> édition allemande en 1905)

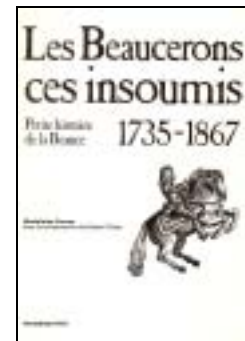
prononcé devant des hommes d'affaires de la région, il a évoqué le dynamisme ressenti dans les usines qu'il a visitées : *Le miracle de la Beauce, ce n'est pas qu'une multinationale ait décidé de parachuter ses millions et sa technologie, c'est que la population ait fait preuve d'un surprenant esprit de cohésion, de fermeté et d'opiniâtreté face à l'adversité. Cette réussite exceptionnelle est le résultat de l'esprit d'entreprise et de la volonté d'un groupe d'hommes déterminés à devenir maîtres de leur destin.* Et du même souffle, il ajoute : *Après tout ce que j'ai vu au cours de ma visite (...), on ne peut que conclure que la Beauce est une région dynamique où il s'est produit un miracle industriel que nous pourrions citer comme exemple*<sup>13</sup>.

Pourtant, un diagnostic plutôt sombre était posé sur la région dans les années 1950, en raison de ses handicaps structurels. La Beauce a en effet été longtemps condamnée à une relative stagnation économique pour quatre raisons :

- (1) le manque de matières premières (à part le bois, dont tout le Québec est déjà largement pourvu),
- (2) sa situation géographique (isolée et loin des marchés avec des infrastructures de transport déficientes : la Chaudière est non navigable et le *Quebec Central Railway* ne constitue qu'une ligne secondaire),
- (3) une main-d'œuvre, sans doute abondante et d'un faible coût, mais peu qualifiée, et,
- (4) le fait que la région est totalement dépourvue d'énergie hydroélectrique, en raison de l'irrégularité du débit de la rivière Chaudière.

L'importance de ces handicaps ne rend que plus saisissant ce miracle économique beauceron qui résulte en quasi-totalité d'entrepreneurs de cette région boudée par la grande entreprise.

Ce miracle économique n'est donc pas un mythe ou une autre légende beauceronne du *pays des insoumis* comme le désignent Robert Cliche et Madeleine Ferron<sup>14</sup>. En effet, peu d'indicateurs économiques illustrent mieux la vigueur d'une économie que la création d'emplois et l'évolution du taux de chômage, et force est de constater que les taux de chômage de la région de la Chaudière-Appalaches<sup>15</sup> sont toujours plus bas que la moyenne québécoise. Avec 6,1 % en 2001, la région de Chaudière-Appalaches peut se targuer d'enregistrer un des taux de chômage les plus bas du Québec (moyenne de 8,2 %). Là-dessus, la région de Chaudière-Appalaches se situe généralement au quatrième rang des meilleures performances, sur les dix-sept régions du Québec, après Laval, la Montérégie et Lanaudière, mais avant l'Estrie et Québec, et à quelques points seulement de l'industrielle Ontario !



Réf. photo : 23, p. couv.

Au sein de la région de Chaudière-Appalaches, la Nouvelle-Beauce affiche généralement le taux de chômage le plus bas<sup>16</sup> (4,8 % en 2001) par rapport à 6,1 % pour l'ensemble de la région. En cette matière, on estime que la région de la Chaudière-Appalaches est de 2 à 2,5 % plus bas que la moyenne québécoise, et que Sainte-Marie est 1 point en dessous de la moyenne régionale.

Sur le plan des investissements, la croissance<sup>17</sup> de ceux-ci, tant privés que publics, a même été nettement supérieure à celle de l'ensemble du Québec avec, respectivement, 11 % et 49 %.

Voilà pour les chiffres et la réalité. En fait, on entend plus souvent l'expression *pénurie de main-d'œuvre* que le terme *chômage* au pays de Gusse Poulin, obligeant les entreprises à organiser des *forums de l'emploi* pour combler leurs besoins de main-d'œuvre. Ainsi, le *Journal de Québec* titrait, dans son édition du 28 octobre 2000 : *La Beauce manque de bras à l'ouvrage !* et affirmait que, sur 800 emplois que les entreprises

<sup>13</sup> In COURVILLE, Serge, POULIN, Pierre C. et RODRIGUE, Barry, *Histoire de Beauce-Etchemin-Amiante*, IQRC, 2003, 1047 p., ill., p. 866

<sup>14</sup> CLICHE, Robert et Madeleine FERRON, *Les Beaucerons, ces insoumis*, suivi de *Quand le peuple fait la loi*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1974 et 1972, 370 p.

<sup>15</sup> Ibid. Tableau EMP – 2.05 B

<sup>16</sup> Les taux de chômage en 2001 étaient de 5,3 % pour la MRC Beauce-Sartigan et de 4,8 % pour la MRC de Robert-Cliche.

<sup>17</sup> Ibid. Tableau ECO -1

prévoient offrir dans la MRC de Beauce-Sartigan en 1999, seulement 254 postes avaient été comblés. Chaque année, ce phénomène se répète.

*La Beauce, c'est unique !* dira Marie à Gusse à Baptisse. Et c'est ce que confirme une étude récente<sup>18</sup> qui définit comme suit le clivage – certains diront le conflit – entre la conception économique de la ville de Québec, capitale nationale, et celle de la Beauce ou la région de Chaudière-Appalaches : *Sur la Rive-nord, une conception du développement économique où l'étroit rapport à l'État fait prévaloir les notions d'hétéronomie, de centralisation et de délégation (en particulier par voie d'agence); sur la Rive-sud, une conception où sont au contraire explicitement revendiquées l'autonomie, la décentralisation et la régie directe, au nom de leur ancrage sur ce que d'aucuns appellent l'« intelligence du territoire.*

Je terminerai ce bref portrait économique de la Beauce par une citation de l'excellent ouvrage intitulé *La Beauce et les Beaucerons : Même si dans les années 1980, la Beauce s'affirme plus industrielle que rurale, ses racines agricoles colorent encore la plupart des comportements du milieu économique*<sup>19</sup>. Ce trait de caractère, toujours présent dans la mentalité des *Jarrets Noirs*, est certainement un des plus attachants et me rappelle mes propres origines agricoles du côté maternel dont je suis des plus fiers.

---

<sup>18</sup> PALARD, Jacques, *Les enjeux territoriaux de la gouvernance économique – La ville de Lévis entre la subordination métropolitaine et le leadership régional*, présentation déposée dans le cadre du colloque international tenu à Bordeaux les 4 et 5 mai 2004 et portant sur les recompositions territoriales au Québec et en France organisé par le Centre de recherche et d'étude sur le Canada et le Québec en sciences sociales (CRECQSS) de l'Institut d'études politiques de Bordeaux et le Réseau interuniversitaire d'études urbaines et régionales (VRM) de l'Institut national de recherches scientifiques (INRS) – Urbanisation, culture et société - de Montréal, 30 p., p. 4

<sup>19</sup> BÉLANGER, France, Sylvia BERBERI, Jean-René BRETON, Daniel CARRIER, Renald LESSARD et la Société du patrimoine des Beaucerons, *La Beauce et les Beaucerons. Portraits d'une région 1737-1987*, Saint-Joseph-de-Beauce, 1990, X-381 p., ill. p. 117.